



MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE,  
DE LA JEUNESSE  
ET DES SPORTS

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

## VOIE GÉNÉRALE

2<sup>DE</sup>

1<sup>RE</sup>

T<sup>LE</sup>

*Humanités, Littérature et Philosophie*

ENSEIGNEMENT

SPECIALITE

### **CINNA OU LA PAROLE TRAVESTIE ÉTUDE D'UNE ŒUVRE INTÉGRALE EN ENSEIGNEMENT D'HUMANITÉS, LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE**

#### **FICHE 2 : UNE RHÉTORIQUE À FONDS MULTIPLES : JEUX ET ENJEUX DE LA PAROLE EN QUATRE ÉTUDES**

*Texte n°1 : Cinna, acte I, scène 3, v. 157 – 213*

*L'action de la pièce se déroule à Rome sous le règne d'Auguste. Un complot se prépare contre lui, mené par des partisans de la République. Cinna, le chef des conjurés, vient retrouver son amante, Émilie, qui l'a chargé de tuer l'empereur. Dans une longue tirade, Cinna fait le récit de son action auprès des conspirateurs afin de la séduire. En voici la première partie.*

Retrouvez éducol sur



Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle  
Cette troupe entreprend une action si belle !  
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,  
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,  
Et dans un même instant, par un effet contraire,  
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.  
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux  
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;  
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,  
Et son salut dépend de la perte d'un homme,  
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,  
À ce tigre altéré de tout le sang romain.  
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !  
Combien de fois changé de partis et de ligues,  
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,  
Et jamais insolent ni cruel à demi ! »  
Là, par un long récit de toutes les misères  
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,  
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,  
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.  
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,  
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté  
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;  
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves  
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;  
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;

Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,  
Romains contre Romains, parents contre parents,  
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.  
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,  
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,  
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;  
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
Pour en représenter les tragiques histoires.  
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,  
Rome entière noyée au sang de ses enfants :  
Les uns assassinés dans les places publiques,  
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;  
Le méchant par le prix au crime encouragé,  
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;  
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,  
Et sa tête à la main demandant son salaire,  
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits  
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.  
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,  
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,  
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?  
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,  
À quels frémissements, à quelle violence,  
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,  
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ? [...]

Retrouvez éducol sur



## Question d'interprétation littéraire

### Le discours de Cinna n'a-t-il qu'une fonction politique ?

La première apparition du personnage, à l'acte I, scène 3, est marquée par l'enthousiasme de celui qui vient de haranguer les conjurés. Cinna se présente devant Émilie pour lui faire le compte rendu de la conspiration qui s'est réunie pour mettre en place les derniers préparatifs ; il cherche à la rassurer sur l'engagement des conspirateurs. Morceau d'éloquence, la tirade de Cinna déploie l'éthos de celui qui se rêve en héros. Le portrait négatif du tyran laisse la place au récit des guerres civiles qui succèdent à la mort de César, autant de topoï qui visent à exalter la colère des conjurés et peut-être surtout l'admiration d'Émilie, auditrice et spectatrice de ce récit. L'étude de l'extrait visera donc à rendre compte des séductions d'une parole qui prend comme destinataires aussi bien Émilie que les conjurés. Ce double régime de la parole interroge cependant sur le rôle de Cinna et sur son ambition, qui semble être *in fine* celle de plaire à son amante, qui évoquait déjà à l'acte I, scène 1 « cette sanglante image » que Cinna semble maintenant lui présenter, c'est-à-dire lui rendre présente. D'ailleurs, Cinna n'a-t-il pas avoué au début de cette scène 3 que les conjurés, tout comme lui, semblent « servir une maîtresse » ? L'analyse de cet extrait sera dès lors l'occasion de s'intéresser à l'art de la parole comme moyen de séduction puissant, dès lors qu'un même discours parvient à persuader deux publics si différents. Prenant la tête de la conspiration et s'adressant aux conjurés, Cinna a-t-il travesti son discours ou alors le fait-il lorsqu'il vient en faire le compte-rendu à Émilie ?

L'étude de la tirade de Cinna pourra s'intéresser à la construction du discours, avec la double adresse à Émilie (discours cadre) et aux conjurés (discours enchâssé). On peut faire percevoir les étapes de la *dispositio* dans ces deux discours et analyser les emprunts à la rhétorique, notamment au discours épideictique et au discours judiciaire. On s'intéressera également aux fonctions traditionnelles d'un tel récit : faire connaître un épisode important pour la compréhension de l'intrigue, peindre l'éthos de l'orateur, susciter le pathos à travers le récit horrifique des guerres civiles, enfin, plaire – à Émilie, aux conjurés et au public – par le caractère ornemental du discours, ou comme dira Corneille, par une « narration ornée ». Relevant du style sublime, le récit tantôt emprunte aux figures d'énergie, tantôt au *genus vehemens* antique, tantôt recourt aux figures de la magnificence. Le tableau des guerres civiles qui prend la forme de l'hypotypose mettra en évidence les talents d'orateur du protagoniste. En donnant à voir cette double scène, celle de la conjuration comme celle des affrontements sanglants des guerres civiles, Cinna se peint et se montre digne d'être vu, par la coloration épique qu'il donne à son récit. Mais cette magnanimité dont semble faire preuve Cinna ne relève-t-elle pas davantage de ce que Marc Fumaroli nomme « la fureur héroïque des factieux »<sup>1</sup> au service de la vengeance et du désir de séduire plus que de la dévotion au bien commun qui seul, chez Corneille, qualifie la véritable magnanimité ?

Cette parole éloquent cherche à émouvoir, dans le sens de *movere* : tout autant susciter des passions que mettre en branle les conjurés. Le discours, s'il a pour objectif de séduire Émilie et de pousser à l'action ses complices, vise aussi à dévoiler la propension à l'héroïsme du personnage, à un moment de la pièce où cette voie semble encore possible. Cela passe pourtant par une dégradation de l'action héroïque. Cette aspiration à l'héroïsme ne sera jamais traduite en actes, ce que révélera Auguste quand il lui demandera à l'acte V, scène 1, « Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux ? ». Le récit interroge dès lors les pouvoirs de la parole qui semblent entraîner le personnage dans un univers fantasmé, lequel réalise, seul, ses rêves de gloire.

Retrouvez éducol sur



1. Marc Fumaroli, *Héros et orateurs*, Éd. Droz, 1996.

**Texte n° 2 : Cinna, Acte II, scène 1, v. 499 – 517**

*Convoqué devant l'empereur avec Maxime, Cinna pense qu'il est perdu. Sa surprise, et celle du spectateur, est de taille lorsqu'il entend Auguste renoncer au pouvoir en sa faveur. Contre toute attente, Cinna entreprend une défense en règle de la monarchie.*

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,  
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;  
Et cette liberté, qui lui semble si chère,  
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,  
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas  
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.  
Avec ordre et raison les honneurs il dispense, –  
Avec discernement punit et récompense,  
Et dispose de tout en juste possesseur,  
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.  
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte  
La voix de la raison jamais ne se consulte.  
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,  
L'autorité livrée aux plus séditieux.  
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,  
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,  
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,  
De peur de le laisser à celui qui les suit.  
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,  
Dans le champ du public largement ils moissonnent,  
Assurés que chacun leur pardonne aisément,  
Espérant à son tour un pareil traitement :  
Le pire des États, c'est l'État populaire.

## Question d'interprétation littéraire

**Le premier vers de cette tirade propose-il une grille de lecture efficace de l'extrait ?**

Ce deuxième texte est extrait de l'acte II, scène 1, du vers 499 au vers 517. Cinna est convoqué devant l'empereur, et alors qu'il se pense perdu, Auguste dévoile sa lassitude de régner et lui offre le pouvoir en s'en remettant à ses conseils. Ce dernier, surpris par le discours et la demande d'Auguste, parle le premier et au nom de Maxime, en employant la première personne du pluriel dans sa première tirade. Contre toute logique apparente, car l'abdication d'Auguste permettrait de rétablir la République sans verser de sang, et surtout en totale contradiction avec le ton et le portrait qu'il a dressé d'Auguste à la scène 3 de l'acte I, Cinna presse Auguste de demeurer au pouvoir : son départ ouvrirait une crise de régime, ne manquerait pas de dresser les partisans de l'empire contre les républicains, et plongerait Rome dans la guerre civile. Cependant son discours s'inscrit dans une double démarche : dissimuler ses pensées, afin de préserver son projet d'assassinat, conserver de cette façon l'amour d'Émilie, et en même temps, conseiller habilement l'empereur.

Cet extrait est la deuxième réponse de Cinna qui se fait sur le ton de la maxime politique. Auguste avait évoqué précédemment ses deux collaborateurs, Mécène et Agrippa, qui lui tenaient lieu d'amis et de conseillers, et avait invité les deux conjurés à tenir ce rôle. Cette tirade place Cinna dans la position du conseiller et du maître à penser qui dispense une importante leçon de morale politique. Cette tirade s'inspire de Machiavel et de son traité *Le Prince*, et son discours est un modèle d'adresse rhétorique. Enfin, ce passage interroge l'identité du personnage, dont la vigueur dans la défense de la monarchie intrigue, alors même que résonne encore dans la mémoire des spectateurs le saisissant récit fait à la scène 3 de l'acte I. Les élèves pourront donc s'intéresser à la dimension argumentative de l'extrait, mais aussi à la duplicité de celui qui fait appel aux préceptes de Machiavel, tout en les mettant en œuvre grâce ce qui apparaît ici comme un double discours.

On examinera ce discours en mettant en évidence l'habile et juste défense d'un pouvoir fort concentré dans les mains d'un seul homme. Cinna vante les vertus d'un « bon prince » et des bienfaits qu'il apporte à l'État ; suit, sous le mode de l'empilement, les méfaits du régime républicain, anarchique, inconstant et corrompu, comme, *a contrario*, le discours aux conjurés empilaient les méfaits de la tyrannie. Cinna fait appel, dans un discours puissamment axiologique, aux valeurs du juste, du noble et du vil, en opposant le portrait du roi juste et généreux à l'éthopée négative des mauvais courtisans et à l'action nocive des consuls qui, ne régnant qu'un an, ne songent qu'à s'enrichir aux dépens de l'État, ce qui ne peut pas ne pas faire penser aux grands seigneurs et grands bourgeois du royaume de France. On pourra s'intéresser aux différents types d'arguments et montrer la place importante accordée aux arguments rationnels (arguments de valeur et de logique) dans cette tirade, ainsi qu'à la maxime, et plus généralement aux sentences politiques.

À ce moment de la pièce, Maxime comme le public ne peuvent que s'étonner de la défense de la monarchie que propose Cinna. En effet, le portrait d'Auguste en « tigre altéré de sang » qu'a dressé à la scène 3 de l'acte I Cinna ainsi que son souci pour la liberté de Rome ne peuvent que contredire ce discours en faveur de la monarchie. Mais son « amour du pays » lui fait tenir, malgré lui, un discours auquel il adhère, sans

encore le savoir lui-même, comme le prouvera son argumentaire à la scène 2 de l'acte II, dans lequel il explique que « le remords » d'Auguste ne peut le dispenser de ses crimes passés. Sa propension à l'héroïsme est intacte lorsqu'il déclare avec véhémence que renoncer à la vengeance, c'est se couvrir de honte (« Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse », v. 682, « On en sort lâchement, si la vertu n'agit », v. 684). Ce n'est qu'à l'acte III que le spectateur comprendra que Cinna a été véritablement touché par le discours d'Auguste. Pour autant, le doute persiste : qu'est-ce qui a séduit véritablement Cinna ? les faveurs qu'Auguste lui a prodiguées, ou la réflexion sur le pouvoir et l'inflexion nouvelle que l'empereur a semblé vouloir donner à l'exercice de celui-ci dans le partage qu'il en propose à la fin de la scène ?

Cette analyse mettra donc en évidence la « rhétorique à double fond » en prenant comme grille de lecture le premier vers de cette tirade qui, par sa structure hypothétique, affiche et détruit tout l'échafaudage argumentatif en faveur de la monarchie, puisque ce qui prévaut, en cet instant, c'est plaire à Émilie et maintenir possible la figure de nouveau Brutus que Cinna entend incarner. L'intrusion du lexique galant (« l'amour du pays »), ici dans son sens politique, dévoile l'amour réel qui préoccupe Cinna, celui qu'il nourrit pour Émilie. Ce discours devient alors un étonnant exemple de dissimulation. On sera sensible à l'effacement de l'orateur qui n'emploie plus la première personne du pluriel et semble par là s'exclure de la sphère de référence de ce qu'il énonce (tout au plus un « on » impersonnel qui demeure énigmatique), à la construction de la démonstration fondée sur un « si » hypothétique qui, *de facto*, nie et renverse les arguments qu'il avance en faveur de la monarchie. L'évocation des « honneurs vendues aux plus ambitieux » et de « l'autorité livrée aux plus séditieux » apparaît comme une mise en garde contre les manœuvres intéressées des courtisans serviles qu'Auguste ne saura totalement entendre, lui qui proposera une forme de partage du pouvoir à Cinna et Maxime, ses deux conseillers précisément « séditieux ». Seuls Maxime et le public sont à même de saisir la portée de ce discours. Dans le même temps, Auguste tient compte en partie du plaidoyer de Cinna en décidant de rester au pouvoir. Cette tension dans les décisions arrêtées par Auguste (partage et conservation du pouvoir) est à l'image de la tension qui habite la parole de Cinna. Le dernier vers devient emblématique de cette tension : appel à conserver un pouvoir qui, pour Cinna, est en fait le pire des pouvoirs et, en même temps, dans une prolepse saisissante, appel à fonder un pouvoir absolu devenu juste et légitime, ce que réalisera l'acte V.

Les deux plans de lecture, rhétorique du personnage et intention du discours, délivrent une leçon politique héritée de Machiavel.

**Texte n° 3 : Cinna, Acte III, scène 2, v. 797 – 830**

*Les chefs de la conjuration se font face pour la deuxième fois. Maxime a compris l'amour qui unissait Cinna et Émilie. Amoureux malheureux, il a suspendu sa décision de trahir la conspiration à l'attitude de Cinna.*

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

CINNA

Émilie et César, l'un et l'autre me gêne 2 :

L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.

Plût aux Dieux que César employât mieux ses soins,

Et s'en fit plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;

Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,

Et la pût adoucir comme elle me désarme !

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants,

Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;

Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,

Par un mortel reproche à tous moments me tue.

Il me semble surtout incessamment le voir

Déposer en nos mains son absolu pouvoir,

Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire :

« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;

Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »

Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !

Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Émilie ;

Un serment exécration à sa haine me lie ;

L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :

Des deux côtés j'offense et ma gloire et les Dieux ;

Je deviens sacrilège ou je suis parricide,

Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;

Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;

Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA

On ne les sent aussi que quand le coup approche,

Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits

Que quand la main s'apprête à venir aux effets 2.

L'âme, de son dessein jusque-là possédée,

S'attache aveuglément à sa première idée ;

Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?

Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?

Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,

Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,

Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir

Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

Retrouvez éducol sur



## Question d'interprétation littéraire

### Qui Cinna cherche-t-il à persuader ici ?

Ce troisième extrait, tiré de l'Acte III, scène 2, des vers 797 à 830, marque une nouvelle étape dans le parcours du héros. La palinodie de Cinna à l'acte II a été une surprise de taille pour Maxime, comme pour le public. Le chef des conjurés a pu s'en expliquer en opposant la vertu du meurtre à la lâcheté de la solution politique que constitue l'abdication. Seul Euphorbe semble voir clair dans ses intentions lorsqu'il déclare à l'acte III, scène 1 : « Il aimerait César, s'il n'était amoureux, / Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux. » (v.747-748). Ce jugement sévère s'avère pourtant exact, et la défense de la monarchie semble avoir été le fruit d'une conviction profonde qui met le personnage aux prises avec sa conscience. Rien ne préparait le spectateur à ce renversement, tant la véhémence de Cinna à défendre la République et à réclamer la mort du tyran a occupé les deux premiers actes. Qui plus est cet entretien entre les deux conjurés et les deux amis intervient après qu'ils se sont quittés affermis dans leur volonté d'abattre Auguste à la fin de l'acte II. Comment expliquer dès lors le douloureux dilemme du héros ?

Manquant de clairvoyance, Cinna confie à son rival ses doutes et les difficultés qu'il rencontre à mettre à exécution son plan d'assassinat. Les répliques de Cinna rendent compte du déchirement du personnage qui voudrait épargner Auguste sans oser déplaire à celle qu'il aime. Par ailleurs, ce texte propose une réflexion sur le rôle du courtisan, et à travers lui du monarque qui, par ses bienfaits, peut se concilier ceux dont les ambitions ou la conception de l'Etat sont différentes des siennes. La deuxième tirade de Cinna met également en évidence la propension du personnage à renoncer à l'action héroïque qui lui répugne désormais et dont il interroge la réalisation. Les reproches et les interrogations de Maxime font écho à ceux du public qui cherche à comprendre le revirement de Cinna. Tournée vers soi plus que vers son interlocuteur, la parole de Cinna a ici pour rôle d'affermir l'éthos du personnage avant la confrontation avec son amante.

Qui Cinna cherche-t-il à persuader ici ? Les marques énonciatives sont minces : deux déterminants possessifs, « nos mains », « nos avis », tiennent lieu d'adresse à Maxime. Plus que confession, ce passage s'apparente à un monologue délibératif saturé par les marques de la première personne. La mélancolie que Cinna évoque à la fin de cette scène concourt à nous faire penser qu'il oublie même un court instant son interlocuteur direct. La parole devient introspective et éloigne le personnage de la figure héroïque rêvée au début de la pièce, laquelle est, par nature, tournée vers les autres. Cette parole délibérative prépare l'injonction qu'Auguste lui adressera à la scène V de l'acte I : « Apprends à te connaître, / et descends en toi-même » (v.1517) (fiche n°5 : extrait étudié n° 4). L'insertion du discours direct d'Auguste introduit un autre interlocuteur, le tyran qui vient de le couvrir de bienfaits et de lui donner Émilie en mariage. Enfin, ce discours semble s'adresser surtout à Émilie, dont ce passage semble être une réécriture de l'insatisfaction, du doute et de la difficulté à sacrifier ce que l'on aime à la cause républicaine, qu'elle avait exprimés en ouverture à l'acte I, scène 1. Il constitue une répétition de l'affrontement qui aura lieu à la scène 4 de l'acte III. Il annonce le renversement qu'opèrera Cinna face à Émilie quand il affirmera à la fin de l'agôn que le tyran n'est plus celui qui, dans la sphère publique, exerce un pouvoir absolu, que précisément il propose de partager, mais, celle qui, dans la sphère privée, tyrannise les âmes.

Retrouvez éducol sur



Afin de répondre à ces quatre destinataires, Cinna déploie toute l'énergie que lui permet l'éloquence en mêlant le discours judiciaire, par le recours au plaidoyer visant à le disculper – notamment dans la deuxième tirade, au discours délibératif lui permettant de prendre une décision, dans la première tirade. La justification prend le pas sur le dilemme, Cinna s'adressant à lui-même cherche à persuader son confident, et essaye sur lui les arguments qu'il va présenter à Émilie pour se défaire du serment donné. Chemin faisant, Cinna dévoile un éthos mal établi, un héros en train de chanceler. La scène est marquée par l'hésitation du personnage appelant de ses vœux dans un premier temps une modification du souhait exprimé par Émilie, et faisant voir, dans un deuxième temps, la répugnance que provoque chez lui le meurtre dont il s'enorgueillissait au début de la pièce. Son dilemme est lié au serment fait à Émilie et qui lui fera dire à la scène 4 de l'acte III : « Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée », encore plus explicite dans sa version de 1643 : « Je l'ai juré, j'y cours, et vous serez vengée ». Ce qui provoquera l'admiration du public du XVII<sup>e</sup> siècle, provoquera la raillerie au XIX<sup>e</sup> et le sacrifice d'Hernani à la promesse donnée ne sera ni compris ni accepté.

L'exercice de la persuasion se nourrit de tous les moyens que la rhétorique met au service du pathétique : recours aux figures d'opposition qui organisent la première tirade et donnent à voir le dilemme du personnage ; recours aux modalités exclamatives et interrogatives qui dévoilent l'émotivité du personnage ; emprunts aux lieux du pathos – déchirement du personnage après la générosité d'Auguste, répugnance à le trahir, remords à accomplir un forfait qui n'est plus justifié ; recours au lexique affectif avec une forte charge émotive ; enfin, humanisation des modèles du passé – évocation d'un Brutus tremblant et hésitant avant le meurtre de César.

L'accumulation des arguments affectifs au service de l'abandon de l'action héroïque sera au cœur du dilemme de Cinna et au centre de la pièce.

### Texte n° 4 : *Cinna*, Acte V, scène 1, v. 1509 – 1541

*La conjuration a échoué. Informé par Euphorbe, l'affranchi envoyé par Maxime, du complot criminel qui se tramait contre sa vie, Auguste convoque Cinna et l'affronte.*

Quel était ton dessein, et que prétendais-tu  
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?  
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?  
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,  
 Son salut désormais dépend d'un souverain,  
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;  
 Et si sa liberté te faisait entreprendre,  
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;  
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,  
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.  
 Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place ?  
 D'un étrange malheur son destin le menace,  
 Si pour monter au trône et lui donner la loi  
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,  
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,  
 Que tu sois après moi le plus considérable,  
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain  
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.  
 Apprends à te connaître, et descends en toi-même :  
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,  
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,  
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;  
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,  
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.

Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,  
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,  
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,  
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.  
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;  
 Elle seule t'élève, et seule te soutient ;  
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne :  
 Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne ;  
 Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui  
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.  
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie :  
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;  
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,  
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,  
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages  
 Des héros de leur sang sont les vives images,  
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux  
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?  
 Parle, parle, il est temps.

Retrouvez éducol sur



## Question d'interprétation littéraire

### Qu'est-ce qui permet de fonder l'autorité de la parole d'un personnage ?

Le dernier extrait, un des plus beaux textes de la pièce, tiré de l'acte V, scène 1, vers 1509 à 1541, propose une relecture du parcours de Cinna qui, malgré ses convictions profondes, s'apprêtait à mener à son terme son projet d'assassinat, puis à se donner la mort, fin classique de tragédie. Le roi et son sujet sont face à face. Après un rappel des nombreux bienfaits dont il avait comblé Cinna, Auguste revient sur le discours que son conseiller lui avait tenu à l'acte II, scène 1, en l'incitant à garder le pouvoir afin d'en dévoiler la malice. La parole travestie est alors démasquée. Tout l'échafaudage rhétorique de Cinna se retourne contre lui dans un morceau d'éloquence qui met en exergue l'absence de mérite du favori et la générosité du roi. Auguste dresse l'éthopée négative d'un héros dégradé qu'on découvre sans qualités. Le discours d'Auguste est marqué par l'indignation de l'empereur, mais ne manque pas de nous émouvoir. N'est-ce pas là précisément ce qui en constitue l'efficacité ? La visée de la parole de l'orateur est ici double : abaisser celui qui se rêvait en nouvelle figure de Brutus, et par là même discréditer l'idéologie républicaine, réduite à une compétition d'ambitieux, mais aussi affirmer, par l'autorité de la parole politique, la légitimité d'un pouvoir absolu qui n'est plus la tyrannie sanguinaire décrite au début de la pièce, mais l'incarnation dans un personnage d'un pouvoir qui assure stabilité et ordre dans l'empire.

Auguste qui a découvert le complot et le nom des conjurés interpelle Cinna dans un discours judiciaire et épideictique très virulent. L'analyse de cet extrait mettra d'abord en évidence le blâme de Cinna qui sert le réquisitoire par le portrait à charge qu'en dresse Auguste. Il s'agira d'analyser plus particulièrement une forme traditionnelle de la rhétorique antique, la *vituperatio* ou l'invective contre un adversaire comme participant d'une entreprise plus vaste. En effet, à travers le blâme de Cinna, le dramaturge s'adresse au public du XVII<sup>e</sup> siècle dans un contexte où les grands seigneurs montrent plus ouvertement leur mécontentement. La leçon de la pièce vise à valoriser un pouvoir monarchique fort. Ce texte impose une figure royale qui règne sur ses sujets par un pouvoir légitime bien qu'héréditaire. La parole d'Auguste met ainsi en valeur l'autorité incontestée du monarque et, à travers le personnage de Cinna, tend à rappeler la position fragile et incertaine dans laquelle se trouvent ceux qui le servent.

L'extrait s'attache à faire le portrait d'un homme sans qualités, pire, d'un fourbe qui n'agit que par intérêt personnel : le premier mouvement rappelle à Cinna ses conseils, dispensés uniquement par ruse (extrait n° 2) et dévoile « l'abaissement de tonus moral » évoqué par Serge Doubrovsky pour dépeindre le personnage. Le deuxième mouvement interroge Cinna sur ses intentions véritables, qui sont sans fondement, dès lors que le protagoniste se révèle sans qualités. Le troisième mouvement constitue une invitation à l'introspection, écho transparent à la méditation sur soi et sur le pouvoir conduite par Auguste lui-même durant l'acte IV et qui le fait accéder à l'acte V à la véritable magnanimité cornélienne, qui substitue la clémence à la vengeance.. Ce dernier mouvement se déploie à l'extérieur, sur la place publique, figurée par le discours d'Auguste, lorsqu'il évoque la position de Cinna à la cour ; enfin, le dernier mouvement revient sur l'incapacité de Cinna à régner à sa place, humiliation suprême donnée à voir par le mépris qu'il suscite parmi les grandes familles romaines. Le mépris qui frappe désormais Cinna est visible également dans l'adresse à la deuxième

Retrouvez éducol sur



personne du singulier. Le tutoiement s'est substitué au vouvoiement, marque de respect à l'acte II, scène 1. Ce passage offre une image saisissante de la chute de Cinna et des dangers qui guettent ceux qui trahissent le prince. L'argument central que Cinna brandissait à l'acte II pour convaincre Auguste de conserver le pouvoir, l'instabilité de celui-ci en raison de la compétition des ambitions, se retourne ici contre lui et fonde désormais la parole du monarque légitime, seul à même d'assurer l'ordre politique et social.

L'indignation exprimée par la *vituperatio* et le réquisitoire participent donc d'une action plus vaste que le blâme de Cinna. La parole d'Auguste dresse l'éthos dégradé du héros, et par la majesté de sa position et la force morale qu'il exprime, donne à voir l'éthos rayonnant de l'empereur. Faisant le procès et le portrait de Cinna, Auguste défait un courtisan ; l'autorité de sa parole parvient, elle, à s'incarner en actes : la parole qui dévoile ici non seulement l'imposture mais aussi l'impuissance de Cinna défait et démet le favori. Lorsqu'il l'invite à parler à la fin de la tirade, Auguste sait qu'en lui retirant sa protection il lui enlève tout pouvoir, voire toute existence. Car la parole s'incarne dans « la faveur » que le monarque choisit ou non de donner. La personnification dont elle fera l'objet dans la tirade dira toute l'importance qu'elle recouvre. Les atermoiements de Cinna à l'acte III (extrait n° 3) sont de ce point de vue une préscience des devoirs auxquels les faveurs du monarque engagent celui qui les obtient.

Deux paroles sont ici discutées : celle de Cinna qui s'avère inopérante et qui est laissée en suspens, et celle d'Auguste qui en incarne l'autorité, à la fois du point de vue de la rhétorique mais aussi de l'éthique politique que cette parole exhibe.

Retrouvez éduscol sur

